

mentales, où les détenus subissant leur peine en commun et dans l'oisiveté se pervertissent davantage, ce que Mirabeau disait de Bicêtre, après l'avoir visité : « Je savais, comme tout le monde, que Bicêtre était à la fois un hôpital et une prison; mais j'ignorais que l'hôpital eût été construit pour engendrer des maladies, et la prison pour enfanter des crimes. »

CONCLUSION

Ce n'est point avec des idées métaphysiques préconçues que j'ai étudié les causes de la criminalité et les fondements de la pénalité. Je sais que l'esprit moderne est fatigué des *systèmes* et qu'il veut des *faits*. Je me suis contenté de noter le résultat de mon expérience judiciaire et de contrôler les théories des criminalistes contemporains par les enseignements de la pratique.

Les observations que j'ai faites, pendant de longues années, sur les criminels, ne me permettent pas de croire au *criminel-né*. On ne naît pas criminel, on le devient. L'anomalie physique du criminel est une chimère. Les particularités physiques qui ont été signalées existent chez les honnêtes gens, comme chez les criminels; elles n'ont pas l'importance qui leur a été attribuée. Le type criminel est une fiction. Le crime n'est pas une infirmité organique. La physiologie et l'anatomie ne suffisent pas pour l'expliquer.

Le crime n'est pas davantage un phénomène pathologique; on ne peut l'attribuer ni à une névrose, ni à la folie morale, ni à l'épilepsie, ni à la dégénérescence. Le criminel se distingue du fou moral, de l'épileptique et du dégénéré. Le coupable, ce n'est pas le corps, qui peut être bien conformé et bien portant, pendant que l'âme est malade. Le même homme, avec les mêmes organes, peut successivement accomplir des actes de probité et d'improbité, des actes de dévouement et d'égoïsme. Ses organes ne changent pas, lorsqu'il change de conduite. Ce ne sont pas les organes qui sont malades, c'est la volonté qui est dépravée, c'est la sensibilité qui est pervertie. Le criminel ne diffère pas de l'honnête homme par les organes; il en diffère par les sentiments et par la volonté. C'est un homme *déchu*, *perversi* (1); son état moral et psychologique n'est plus, après le crime, ce qu'il était

(1) Comme les mots de *déchéance*, de *perversité*, expriment bien ces profondes vérités psychologiques! La *déchéance* (de *cadere*) c'est la *décadence*, la chute, la perversité (de *per vertere*), c'est le changement de bien en mal.

avant. Sa déchéance morale et physique est l'effet et non la cause de la criminalité.

La dégradation (1) morale du criminel (le mot le dit encore) est progressive; elle s'opère par degrés; c'est peu à peu que le sens moral s'altère, que la volonté se déprave, que les sentiments de pitié s'éteignent. L'habitude du crime fait au criminel une seconde nature.

Cette dégradation est si bien son œuvre que, malgré l'altération de ses facultés morales, le criminel peut encore se relever de l'abaissement où il est tombé. Non seulement il ne succède pas au crime de ses ascendants, mais il n'est point rivé à son propre crime; il peut briser sa chaîne et faire surgir un homme nouveau. Ces changements de conduite, ces alternatives d'abaissement et de relèvement moral prouvent que le crime n'est point une fatalité héréditaire.

Quant à moi, ayant eu à interroger et à juger un très grand nombre de criminels, je n'ai jamais condamné un prévenu sans avoir acquis la conviction qu'il était moralement responsable. Je ne défends pas le principe de la responsabilité morale, comme une hypothèse métaphysique, à cause de son utilité sociale. C'est pour moi une vérité vivante, évidente, établie par les faits, par l'observation des criminels, par leurs propres aveux. Si je n'étais pas convaincu de la fausseté de la théorie déterministe, je ne me croirais pas le droit de la combattre uniquement à cause de ses dangereuses conséquences (2).

L'hérédité, le tempérament, la race (3), le climat, peuvent bien

(1) Le mot *dégradation* vient, on le sait, de *gradus*, degré.

(2) Tel n'est pas, je le sais, l'avis de tous les criminalistes déterministes. Frappé « de la grandeur du rôle social dévolu au mensonge, père de l'illusion », M. Tarde n'hésite pas à dire : « Comment se ferait-on scrupule de mentir dans un intérêt humain de premier ordre, s'il était démontré que cela fût indispensable, c'est-à-dire que, sans la croyance au libre arbitre, affirmée en dépit de tout argument, la société ne saurait subsister ? » (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1891, p. 850.) La vérité pour lui « signifiant accord possible ou actuel des esprits, société par suite, et non pas seulement accord d'un esprit avec lui-même, une notion antisociale peut être vraie; » ainsi conçue comme variable, changeante, la vérité, je le comprends, ne s'impose plus au respect, dès qu'on la croit nuisible. Mais, quand on est persuadé que la vérité existe en soi, qu'elle est absolue, comment croire d'abord qu'elle puisse être nuisible, et ensuite qu'on ait le droit de la dissimuler à cause de ses conséquences ? Sans doute, l'humanité a été souvent trompée, mais comment peut-on supposer que le mensonge a été pour elle une cause de moralité et de force ? Quelle idée se fait-on de l'humanité, pour penser qu'elle a besoin, pour vivre, d'être induite en erreur ?

(3) « Nulle race d'hommes n'est rejetée en dehors de toute loi et de toute morale ». (Sénèque, *Lettre CXVII*.)

donner une forme particulière à la criminalité, mais ils ne la rendent jamais fatale. Les influences physiologiques et physiques ne sont pas irrésistibles; elles ne le deviennent que chez l'aliéné, qui a perdu la raison et le libre arbitre. Elles peuvent atténuer beaucoup, dans certains cas, la responsabilité morale du criminel; elles ne la suppriment jamais entièrement. Quelles que soient les influences qui ont agi sur le criminel, le crime est toujours le crime; il n'a été commis que parce que le criminel l'a voulu.

Schopenhauer a dit que le médecin voit l'homme dans toute sa faiblesse et que le juriste le voit dans toute sa méchanceté. La justice doit le voir à la fois dans toute sa faiblesse et dans toute sa méchanceté. Il est donc nécessaire qu'elle utilise de plus en plus les travaux des médecins et des physiologistes, afin de connaître avec plus de précision l'action du physique sur le moral, et de mieux apprécier le degré de la responsabilité de chaque criminel. Mais il ne faut point oublier que, si les influences physiologiques et physiques sont certaines, l'homme possède des facultés morales qui lui permettent de réagir contre elles et de contrôler ses penchants (1). La volonté, la raison, le sentiment du devoir sont des faits aussi certains que l'hérédité et le milieu.

C'est parce qu'ils ont méconnu le caractère des facultés morales, que les criminalistes naturalistes ont transformé en fatalités les influences physiques, qui pèsent sur la liberté de l'homme, mais qui ne l'écrasent pas. Pendant longtemps, un spiritualisme excessif a considéré l'homme comme trop indépendant de l'organisme et du milieu. Aujourd'hui, par une réaction en sens contraire, et encore plus systématique, le naturalisme le rend trop dépendant des influences héréditaires et extérieures. Il méconnaît ou dénature les forces morales, qui se manifestent par les faits les plus certains; il nie le libre arbitre, et confond la volonté avec le désir; il ne veut plus admettre d'autres lois que les lois zoologiques. Tandis que le spiritualisme se plaît à grandir l'homme et à ne montrer que ses beaux côtés, le naturalisme se plaît à le rabaisser et à ne mettre en lumière que sa faiblesse. L'homme est représenté par les criminalistes naturalistes comme un automate, comme une machine, subissant

(1) « Ce que je suis après tout, c'est une misérable chair, un faible souffle; mais il y a de plus en moi le principe directeur de tout le reste. » (Marc-Aurèle, I, II, § 2.)

toutes les influences, sans pouvoir réagir contre elles, obéissant, comme l'animal, à toutes les impulsions de l'organisme. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'en croyant l'homme privé de libre arbitre, semblable à l'animal, c'est-à-dire tel qu'il n'est pas, ces criminalistes voient dans le crime une fatalité organique ?

C'est méconnaître la nature humaine que de l'assimiler entièrement à la nature animale et d'oublier les facultés morales, qui lui sont propres : la raison (1) et le libre arbitre. Assurément, l'homme n'est pas un ange, et Pascal a eu raison de dire que qui veut faire l'ange fait la bête. Mais, l'homme n'est-il qu'une bête ? Ne tient-il pas à la fois de l'ange et de la bête ? N'y a-t-il pas en lui une aspiration vers l'idéal, qui dépasse l'animalité et le rattache à un monde supérieur ? Si par les parties inférieures de son être l'homme tient à l'animalité, ne s'élève-t-il pas vers le ciel par sa tête et par son cœur, semblable au chêne, auquel le compare M. F. Bouillier :

..... de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Si les facultés de l'homme ne diffèrent pas par nature de celles de l'animal, d'où vient qu'il a seul la notion d'une loi morale obligatoire, s'imposant à sa volonté, en dehors de toute considération d'utilité ? Pourquoi, de l'aveu de Darwin lui-même, peut-il seul être considéré avec certitude comme un être moral (2) ? Pourquoi les animaux, qui ont les mêmes organes (3) et souvent des sens plus développés, n'ont-ils pas la notion du bien et du mal moral et ne font-ils pas régner la justice dans leurs sociétés ? Comment se fait-il qu'ils soient sans aspiration vers un être supérieur, alors que « tous les hommes ont le désir des dieux », suivant l'expression d'Homère, et que chez les peuples les plus sauvages on trouve des croyances religieuses ? Si le sens moral et les croyances religieuses sont le résultat de la sociabilité, ainsi que le prétendent les évolutionnistes, il semble qu'on devrait aussi les retrouver chez les animaux qui sont doués d'instincts sociaux.

Que les criminalistes naturalistes ne viennent pas alléguer que l'étude de la nature les oblige à croire à l'identité des

(1) « Instinct et Raison, marques de deux natures. » (Pascal.)

(2) *De la descendance*, 3^e édit., p. 119.

(3) « Il n'y a pas une lettre de l'alphabet qu'un perroquet ne puisse être dressé à prononcer. » (Max Muller, *la Science du langage*, p. 439.)

facultés de l'homme et de l'animal et à refuser à l'homme quelque chose de plus que la vie animale. Ils n'ont pas arraché plus de secrets à la nature que Buffon, Cuvier, Flourens, Chevreul, J.-B. Dumas, Claude Bernard, Pasteur, de Quatrefages et tant d'autres savants spiritualistes qui ont toujours vu une différence de nature entre l'homme et l'animal. « L'homme, disent-ils, animal par son corps et à certains égards par son intelligence, possède *quelque chose de plus*, d'où résultent des manifestations spéciales, se rattachant à la moralité et à la religiosité (1). »

Ce *quelque chose* de plus que la vie animale, c'est la force immatérielle qui se manifeste par les faits moraux. Malheureusement, les physiologistes et les naturalistes, trop souvent absorbés dans l'étude de la matière et des lois zoologiques, sont portés à négliger les facultés morales. Les études spéciales exposent à l'erreur. Ceux qui s'y livrent leur attribuent volontiers une importance excessive, presque exclusive ; ils veulent tout expliquer par leurs études favorites. « Les physiologistes ont plus que personne ce travers commun à tous les spécialistes ; ils se butent à chercher dans leur propre spécialité la théorie entière des phénomènes qu'ils étudient et ne ferment que trop souvent l'oreille aux explications venues d'ailleurs (2). » Ils n'examinent dans le criminel que les impulsions de l'organisme et oublient que la conscience et la volonté lui permettent de les contrôler et d'y résister. Ils n'examinent l'homme que d'un seul côté, du côté physique ; or « la plupart des erreurs viennent de ce que l'on n'examine une vérité que d'un seul côté et à l'exclusion de toutes les autres » (3).

Ce danger des études spéciales s'aggrave encore, quand elles sont faites dans un esprit systématique. Les criminalistes de l'école italienne d'anthropologie criminelle sont dans ce cas : ils prennent pour base de leurs travaux le darwinisme, la négation du libre arbitre, ce qu'ils appellent le matérialisme scienti-

(1) De Quatrefages, *Introd. à l'Étude des races humaines*, p. 188. « Il y a *quelque chose* d'admirable dans l'homme que tous les savants ne sauraient expliquer. » (Molière, *Don Juan*.) « Dieu me garde de faire un système, mais certainement il y a dans nous *quelque chose* qui pense et qui veut. » (Voltaire, *Jenni*, ch. xi.) Darwin lui-même n'a-t-il pas écrit qu'il y a chez l'homme *quelque chose* de plus que la vie animale ? » (*Voyage d'un naturaliste autour du monde*, p. 535.)

(2) J.-S. Mill.

(3) Pascal.

fique (1). Après avoir pris en pitié l'antique philosophie du droit pénal et « les doctrines métaphysiques » (2) qui lui servent de fondement, ils acceptent, comme des vérités démontrées, de simples hypothèses. Oubliant que « les théories doivent être subordonnées aux faits et non les faits aux théories » (3), ils abordent l'observation des criminels, avec l'intention d'appliquer les lois zoologiques du darwinisme au droit pénal. Leur but est de délivrer l'humanité de « la conception théologique du libre arbitre » (« doctrine préférée des ennemis de la libre pensée »), de « la doctrine religieuse du péché » (4) et de « demander raison à l'institution, dont la base semblait la plus inébranlable, la plus inabordable, à la justice elle-même » (5).

Les criminalistes darwinistes ont cru qu'ils appliquaient la méthode expérimentale à l'étude de la criminalité, parce qu'ils écartaient les faits moraux dans l'observation des criminels. Ils sont tombés dans la même erreur que Bentham qui croyait faire du droit criminel une science expérimentale parce qu'il rejetait toutes les idées de droit naturel, de justice, de sens moral, c'est-à-dire tout ce qui n'était pas l'expression d'une sensation de peine et de plaisir (6).

De glace pour les faits moraux, de feu pour les faits physiques les plus insignifiants, ils ont méconnu les règles de la méthode expérimentale. En effet, recueillir patiemment tous les faits, sans vouloir les rattacher à un système, ne pas rejeter à priori les faits moraux, sous prétexte qu'il n'y a de faits certains que les faits physiques; savoir douter de l'importance des découvertes que l'on croit faire; ne pas se hâter de généraliser quelques cas particuliers; suspendre son jugement: telles sont les conditions d'une bonne méthode d'observation. « Il faut n'employer que la méthode d'observation, mais l'appliquer à tous les faits quels qu'ils soient, pourvu qu'ils existent; son exactitude est dans son impartialité et l'impartialité ne se trouve que dans l'étendue (7). »

Ces règles ont été entièrement méconnues par les crimina-

(1) *Actes du Congrès de Rome*, p. 320, 473, 474.

(2) *L'Homme criminel*, préface de M. le Dr Letourneau, p. III.

(3) Th. Ribot, *la Psychologie anglaise contemporaine*, p. 41.

(4) D' Lombroso, *L'Homme criminel*, préface, p. xxiii.

(5) D' Moleschott, *Actes du Congrès de Rome*, p. 52.

(6) *Traité de législation*, t. II, p. 9.

(7) V. Cousin, *Fragments de philosophie contemporaine*, p. 10.

listes naturalistes. Ils nient ou dénaturent par leurs explications le sentiment de la responsabilité morale, le remords, tous les faits qui impliquent le libre arbitre, parce que le libre arbitre est inconciliable avec le darwinisme, qui est la base de leurs travaux. Est-ce qu'il est conforme aux règles de la méthode expérimentale de rejeter des faits parce qu'ils ne s'accordent pas avec un système? C'est un fait que le criminel a le sentiment de sa responsabilité, qu'il se sent méprisable, qu'il demande pardon à ses parents de la faute qu'il a commise. C'est un fait qu'il comprend la justice de la peine qui lui est appliquée, qu'il l'accepte avec résignation, parce qu'elle est méritée. C'est encore un fait que quelques criminels dénoncent (1) spontanément leurs crimes à la justice, pour les expier, ou se suicident pour se soustraire au remords qui les accable. Cette acceptation de la peine, ce sentiment intime de la *culpabilité* morale, ce besoin d'expiation, ces suicides, les souffrances du remords sont pour tout observateur impartial des faits certains, très importants. Est-il scientifique de les nier?

Faut-il s'étonner maintenant si des études faites avec un tel esprit de système ont donné des résultats si peu satisfaisants? « O Liberté, a-t-on dit, que de crimes on commet en ton nom! » « O Science, peut-on dire aussi, que de singulières hypothèses on soutient en ton nom! » Que de statistiques trompeuses! Que de faits allégués, qui n'existent que dans l'imagination de l'observateur! Que de conjectures transformées en dogmes scientifiques, surtout lorsqu'elles sont contraires à quelque vérité morale! Avec quelle facilité des savants, qui nient le libre arbitre attesté par la conscience et la croyance universelle de l'humanité, acceptent des conjectures sur l'importance de tel ou tel signe physique! On ne croit plus à la justice, ni au caractère absolu de la loi morale, mais on croit que la forme du nez change, suivant que le criminel prend le bien d'autrui par un vol ou par une escroquerie! « Incrédules, les plus crédules. » (Pascal.) « Jamais peut-être on n'avait fait servir le nom de la science à déguiser de pareilles contrefaçons d'elle-même (2). »

(1) « Tant est merveilleux l'effort de la conscience! Elle nous fait trahir, accuser et combattre nous-mêmes, et à faute de tesmoing estrangier, elle nous produit contre nous. » (Montaigne, I, II, ch. v.)

(2) F. Brunetière, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1890.

L'esprit de système n'est-il pas évident dans une théorie qui explique par l'atavisme le jury, le droit de grâce, le duel, les indulgences, la circoncision, les céré-

L'histoire est-elle plus respectée que la science dans cette théorie de l'atavisme, qui affirme que, chez les anciens peuples, le crime était la règle et non l'exception et que l'homme du moyen âge était une brute privée de sens moral, semblable au sauvage le plus dégradé et au criminel (1).

L'esprit de système s'est-il du moins arrêté devant les règles de la logique? Le criminaliste, ayant observé des criminels italiens, qui sont plutôt bruns que blonds, s'empresse de généraliser ce caractère propre à la race italienne et de l'appliquer à tous les criminels. « Les cheveux noirs et les châains, dit-il, sont donc plus fréquents chez les criminels, tandis que les blonds

monies religieuses des chrétiens et même « l'opposition acharnée que rencontre la nouvelle école anthropologico-criminelle? » (*L'Homme criminel*, p. 94-97.) Comment ne pas songer à la critique si spirituelle que Molière a faite de l'esprit de système dans cette scène du *Malade imaginaire*:

Toinette. — De quoi dit-il que vous êtes malade?

Argan. — Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

Toinette. — Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

Argan. — Du poumon?

Toinette. — Oui. Que sentez-vous?

Argan. — Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

Toinette. — Justement, le poumon.

Argan. — Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

Toinette. — Le poumon.

Argan. — J'ai quelquefois des maux de cœur.

Toinette. — Le poumon, etc... Le poumon, le poumon, vous dis-je.

(1) J'extrait, à titre d'exemple, le passage suivant de la préface de la 2^e édition de l'*Anthropologie criminelle* écrit par l'auteur en réponse aux études que j'avais publiées sur sa théorie, dans le *Correspondant*, la *Revue Philosophique* et la *Nouvelle Revue*. « Le parricide ou au moins le meurtre des vieux était un vrai rite religieux chez les anciens, et même le grand-père du Pape, le saint pontife de Rome, en était l'exécuteur » (p. 36). Je connais le culte des ancêtres, les offrandes portées sur le tombeau des ancêtres, les prières qui leur étaient adressées comme à des divinités. (V. Fustel de Coulanges, *la Cité antique*, p. 33.) Je me rappelle un grand nombre de textes historiques, qui prescrivaient aux fils d'honorer leurs parents et qui punissaient de mort les fils qui outrageaient ou frappaient leurs père ou mère. (*Deuter.*, xx, 18-21; xxvii, 16; *Exode*, xxi, 15; xx, 12; *Lévitique*, xx, 9.) Le respect que les fils avaient pour leurs parents était si grand et si général que chez les Perses le parricide a été inconnu (Diodore, I. I, § 137); que pendant six cents ans il n'a été commis aucun parricide à Rome (Plutarque, *Vie de Romulus*); que Solon et Moïse n'ont pas cru ce crime possible (Diogène de Laërce, *Vie de Solon*; Pastoret, *Histoire de la législation*, t. IV, p. 173; Bodin, *de la République*, I. I, ch. iv.) Chez les anciens Égyptiens, le parricide était brûlé vif. (Diodore, I. I.) Enfin, voici quelques textes établissant que chez les anciens Romains le parricide a toujours été considéré comme le plus grand forfait et non comme un rite religieux. « La peine du parricide par l'institution des ancêtres est telle : le parricide est battu de verges, teintes de son sang; ensuite, on le coud dans un sac avec un chien, un coq, une vipère et un singe; ce sac est jeté dans la mer profonde. » (*Dig., de la loi Pompeia* sur les parricides, l. XLVIII, t. IX, § 9. Voy. aussi Cicéron, *Pour Roscius d'Amérie*, § 25; Sénèque, *de la Clémence*, l. I, § 23; Plutarque, *Vie de César Auguste*, éd. Amyot, t. II, p. 1407 B; *les Délais de la justice divine*, t. III, p. 261 E. — Est-ce aussi bien sérieusement que l'auteur appelle le pontife romain du paganisme le grand-père du Pape?

y sont inférieurs d'un tiers (1). » Combien Descartes avait raison de voir dans la précipitation du jugement la principale cause de nos erreurs!

Les criminalistes naturalistes ont donc faussé la méthode d'observation par l'esprit de système; ils n'ont pas observé impartialement tous les faits; trop prompts à généraliser des cas particuliers, ils n'ont pas davantage interprété exactement les faits observés. Leurs théories, vraies sur quelques points de détail, sont fausses, dans leur ensemble, parce qu'elles sont incomplètes et très systématiques.

Mais si le crime n'est pas une fatalité organique, ne faut-il pas y voir une fatalité sociale? Nest-ce pas le milieu social qui fait le crime? Ne faut-il pas l'attribuer à l'ignorance, à la misère du criminel, à la mauvaise éducation qu'il a reçue? Assurément, le milieu social joue un rôle très important dans la formation et le développement de la criminalité. La société a des devoirs à remplir envers les pauvres, les ignorants, les malades, les enfants et les femmes. Il ne suffit pas de punir les crimes; il faut encore s'efforcer de les prévenir par des lois sages, des institutions charitables et de bons exemples.

La société peut rendre les crimes moins fréquents, en diminuant le nombre des débits de boissons et en augmentant l'impôt sur l'alcool;

En donnant un asile, dans les campagnes comme dans les villes, aux épileptiques indigents, aux incurables;

En appliquant le décret du 5 juillet 1808 sur les dépôts de mendicité, décret qui est resté jusqu'ici à peu près lettre morte;

En donnant à l'instruction primaire un caractère pratique, professionnel; surtout en ne séparant pas l'instruction (2) de l'éducation, et en ne gênant pas l'action du sentiment religieux, le frein le plus puissant contre les passions et les crimes;

En protégeant l'enfant au delà de treize ans, jusqu'à quatorze ans au moins, contre les attentats à la pudeur sans violence;

En reculant jusqu'à dix-sept ans la présomption légale de discernement;

(1) *L'Homme criminel*, p. 228.

(2) « L'école n'a jamais été une véritable éducation. » Qui dit cela? Un inspecteur de l'Académie de Paris, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, qui est effrayé du vide que laisse dans les âmes des enfants l'affaiblissement du sentiment religieux, et de l'insuffisance des instituteurs comme éducateurs. (Vessiot, *De l'éducation morale à l'école*, p. 376, 372, 6.)